

Rien n'a chancé

Autor(en): **Vallette, Gaspard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera**

Band (Jahr): **2 (1951)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-392548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RIEN N'A CHANGÉ

Der Freundlichkeit des Präsidenten des Genfer Heimatschutzes, M. Paul Naville, verdanken wir den Nachweis eines im quotidien «La Suisse» vom 4. und 5. Januar 1903 erschienenen Artikels de feu M. Gaspard Vallette. Wir bringen ihn unsern Lesern, da er heute nach beinahe fünfzig Jahren seine Aktualität leider noch kaum eingebüßt zu haben scheint. *Redaktion*

L'attitude de notre époque à l'endroit de l'art, de la beauté, du pittoresque trahit une mentalité singulière et pleine de contradiction.

D'une part nous professons pour la beauté, pour les souvenirs pittoresques, pour le développement de l'art, une ferveur de zèle que ne connaissaient pas les générations immédiatement antérieures. Et d'autre part, avec une ardeur égale, nous bannissons l'art de nos constructions modernes, nous démolissons ce qui subsiste des monuments anciens, nous supprimons les refuges encore intacts de la beauté et du pittoresque.

Quelques exemples, tirés de la réalité la plus courante, feront ressortir ce contraste mieux que toute dissertation théorique.

En 1896, au moment de l'Exposition nationale, j'ai vu au village suisse, des montagnards se récrier d'admiration, pleurer d'émotion vraie devant les artificielles reconstitutions de M. Henneberg. Rentrés chez eux les mêmes montagnards démolissaient sans hésiter leurs chalets de bois les plus archaïques, leurs motifs d'architecture les plus savoureux, leurs coins de village les plus adorablement pittoresques, pour construire une hideuse maison de pierre, une «avenue de la gare» tirée au cordeau, une barrière en ciment dominée par des vases de fonte. Oui! les mêmes hommes s'attendrissaient devant l'artificielle reproduction de la même beauté qu'ils saccageaient sans pitié chez eux, et souvent sans aucun motif. Et ils n'avaient pas même l'air de se douter de la singulière incohérence de cette double attitude.

Notre époque n'agit guère autrement que ces braves gens qui ont du moins, eux, l'excuse de leur ignorance artistique.

Tous nous avons la double manie de détruire ce qui reste de beau et de pittoresque en chaque pays et en chaque ville et de recueillir précieusement les débris de cette beauté et de ce pittoresque dans des vitrines de musées. Y-a-t-il quelque part une maison curieuse ou belle, une vieille porte, une tour ancienne, un beffroi ou un clocher qui sorte de la banalité courante, il faut que nous le démolissions à tout prix et au plus vite. Après quoi nous en garderons précieusement quelques vestiges, une pierre, une inscription, un moulage en plâtre, une vue au crayon ou à l'huile, que nous acquerrons à grands frais pour la placer pieusement dans le silence et l'ennui d'un musée. Nous avons à la fois la brutalité du Vandale pour briser la statue et une piété pédante d'archéologue pour en soigner les morceaux dans des boîtes en carton revêtues d'étiquettes.

Voyez les villes d'aujourd'hui. Elles ont un beau zèle, un désir très louable de s'embellir. Elles dressent des plans d'extension et des plans d'embellissement qui témoignent d'un excellent naturel et d'un idéal élevé. Elles élèvent à grands frais des musées monumentaux qui, pour être souvent fort laids, n'en sont pas

moins un hommage sincère autant que maladroit à la beauté. Elles dressent, après leur mort, des statues aux peintres, aux sculpteurs, à tous les artisans de la beauté. Mais en même temps sous des prétextes variés et même sans aucun prétexte, elles sapent, avec un entrain diabolique, tout ce qui peut subsister dans leurs murs de beau, de pittoresque, d'ancien ou simplement de caractéristique. Et des débris de ces massacres administratifs et officiels, elles emplissent les tiroirs de leurs collections, les vitrines de leurs musées. On arrive ainsi à avoir des villes très laides, absolument dénuées d'art et de beauté, et des musées très riches regorgeant des débris laissés par les démolisseurs . . .

En un mot, comme en cent, notre époque affecte d'avoir le culte de la beauté. Elle n'a que l'hypocrisie de ce culte, et c'est parce qu'au fond elle hait la beauté qu'elle en relègue les vestiges, loin de la rue, loin de la vie, dans les grandes boîtes mortes qu'on appelle des musées. *G. V. (Gaspard Vallette)*

FREUDEN UND ENTTÄUSCHUNGEN EINES BEARBEITERS

Kunstdenkmäler des Kantons Glarus

1861 ist die alte Hauptkirche des Tales, in ihrer Grundanlage ein romanischer dreischiffiger Bau ähnlich Schönenwerd oder Amsoldingen, dem großen Brand des Fleckens Glarus zum Opfer gefallen. Wohl sind noch einige in das 13. und 14. Jahrhundert zurückreichende Kirchenbauten vorhanden, wie Matt, Betschwanden, Linthal, von welch letzterer noch der Turm mit eingebautem Chor steht. Alle aber haben im Laufe der Jahrhunderte mannigfache Veränderungen erfahren, so daß kaum jemand große Erwartungen hinsichtlich allfälliger neuer Entdeckungen hegte.

Die erste Überraschung bildete der Freskenfund aus dem frühen 14. Jahrhundert im Turmchor von Obstalden¹. Sodann bestand die Hoffnung, daß Sondierungen in Matt eventuell Linthal noch Reste des alten Bestandes oder auch von Wandmalerei zutage fördern dürften.

Nun wurde im Jahre 1948 für Außenstehende sehr unerwartet von der katholischen Kirchgemeinde Glarus die Außenrenovation der sogenannten «*Burgkapelle*» an die Hand genommen. Die Kapelle wird als «*sancti Michaelis supra urbem*» in einer Urkunde von 1288 erstmals erwähnt und steht auf einer Anhöhe über Glarus.

Es ist dies vielleicht das älteste christliche Heiligtum auf Glarnerboden, dessen Anfänge wohl ins erste Jahrtausend unserer Zeitrechnung zurückgehen können und das möglicherweise auf dem Boden einer alten vorchristlichen Kultstätte steht. Der Name «*Burg*» deutet wohl auf eine Kirchenburg oder frühgeschichtliche Befestigung hin. Unter großer Beschleunigung wurde sämtlicher Außenputz bis auf den Mauergrund heruntergeschlagen. Unglücklicher-

¹ R. v. Grevel und Erwin Poeschel in der Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte, Band 4, Heft 1, 1942.